Emmanuel PATAQ SIMAN, *Itinéraire d'un chrétien d'Orient, citoyen de Mésopotamie*. Paris, L'Harmattan 2018, 190 p., 24x15, ISBN 978-2-343-14163-3.

« Je suis un bas-relief assyro-babylonien ». Cette boutade imagée, par laquelle Emmanuel Pataq aimait naguère à se présenter, exprime assez bien le propos de son livre. Elle manifeste certes une intention biographique, mais à travers celle-ci, elle suggère une visée beaucoup plus ample : faire connaître et aimer l'Irak, les Eglises d'Orient, et plus encore, réveiller une mémoire plus longue, celle qui se souvient que les racines de l'Europe, avant d'être grecques, romaines, ou même judéo-chrétiennes, voire scandinaves, se trouvent à l'est de la Méditerranée, en Mésopotamie.

Pour honorer un tel projet, ciblant modestement un large public plutôt qu'un lectorat de spécialistes, quelle méthode suivre ? La réponse de l'auteur, optant pour un écrit composite juxtaposant cinq chapitres eux-mêmes bigarrés, pourra dérouter le lecteur. C'est pourtant l'approche la plus pertinente, peut-être, que l'A. devait emprunter pour réaliser son dessein. Non un 'livre', construit et organisé pour convaincre, mais plutôt plusieurs parcours, se croisant plusieurs fois, une exploration souvent précise, documentée en même temps que très personnelle, confinant au témoignage.

Nous commençons par un chapitre autobiographique, assez détaillé, clairement orienté par le souci de rendre manifestes ses racines personnelles. L'A. évoque sa famille, « très investie dans la musique religieuse » (11), une description très minutieuse de sa maison familiale, un tableau de sa ville natale, Qaraqosh, à laquelle on le sent très attaché, avec ses diverses églises. Et surtout une description très étendue des « grandes solennités » (28), les nombreuses fêtes liturgiques, si riches et développées dans les églises orientales, dont il s'affirme « profondément imprégné ». Il nous fait partager la richesse de cette ritualité, sachant alterner le cas échéant, le rite syriaque et le rite chaldéen (39). Ainsi peut-il nous proposer des repères pour mieux comprendre l'entrelacement des deux rites syriaques de l'Irak : l'occidental, suivi par les Syriaques catholiques comme par les Syriaques orthodoxes (monophysites), et le rite oriental, observé par les Chaldéens catholiques et les Nestoriens. E. Pataq achève ce chapitre par quelques notations plus rapides sur ses années de séminaire, ses premiers ministères, son entrée dans l'Ordre dominicain, ses années de formation et de recherches, et jusqu'aux premiers enseignements dont il reçoit la charge.

Tout différent est le deuxième chapitre, *La Mésopotamie, berceau de la civilisation*. « C'est en se fondant sur les documents cunéiformes les plus anciens que S. N. Kramer a publié en 1957 son fameux livre : *L'Histoire commence à Sumer*. [...] Il ne s'agit pas là seulement de l'histoire événementielle ni même de la grande histoire liée à l'écriture, mais surtout de l'histoire de beaucoup de nos institutions, de nos idées et de nos coutumes » (58). En évoquant avec quelques détails *L'épopée de Gilgamesh*, « une profonde réflexion sur la condition humaine », l'A. montre surtout son souci de suggérer tout ce que la Bible doit à la culture sumérienne et à ses mythes. « C'est par la lecture de ces documents mésopotamiens que l'on peut comprendre des textes qui, dans la Bible, nous paraissent étranges à première vue ». E. Pataq prend visiblement plaisir à nous le montrer pour le nom d'Adam, pour toute la geste d'Abraham, pour plusieurs traits du personnage de Moïse. Particulièrement suggestives sont les pages 67-70 dans lesquelles il dégage quelques conclusions de grande portée exégétique, théologique, politique, et se pose de nouvelles questions déjà plus liées à l'actualité.

C'est à l'Irak qu'est consacré le troisième chapitre. L'A. décrit rapidement sa géographie, ses ressources (74), et évoque son histoire ancienne, son immémoriale origine, ses deux langues araméenne et arabe, puis les événements marquants des deux derniers siècles. Il s'attache à montrer que l'Irak est constitué d'une mosaïque de communautés chrétiennes : l'Eglise de Mésopotamie en Irak se nomme elle-même « Eglise d'Orient ». Un schéma synthétique brosse l'évolution des Eglises syriaques de Mésopotamie au cours des siècles, et décrit longuement le statut de 'ḍhimmitude' que les pouvoirs arabes dominants imposèrent aux *Gens du livre* : juifs, chrétiens et sabéens (92). Les Croisades vont profondément détériorer la situation des chrétiens, désormais durement discriminés, pour des siècles. Les séquelles de ce statut de ḍhimmitude continuent aujourd'hui de marquer profondément bien des pays dominés par l'islam (Dar-al-islam). Mais il faut prêter attention à un double réveil au XX^e siècle : une renaissance de la langue arabe, jusque-là figée dans la langue archaïque traditionnelle du Coran, puis un réveil d'ordre social et politique (101), phénomène contestataire classique porté par des minorités dominées, au sein desquels les chrétiens ont pu jouer un rôle novateur, voire révolutionnaire. On discerne ici le souci constant d'E. Pataq d'en appeler à une mémoire, parfois longue, pour éclairer le présent.

Ces données historiques rappelées, l'A. renoue, de quelque façon, avec sa propre biographie du ch.1, en approfondissant la conscience qu'il a d'être 'Un chrétien de tradition syriaque d'Antioche' (ch.4). Sa

« conviction intime » est que la tradition syriaque est animée par la conscience du rôle de l'Esprit dans la foi du croyant et la vie de l'Eglise (118). Avec une citation d'Éphrem attestant la forte structure trinitaire de l'être même de l'homme, âme et corps, E. Pataq développe le contenu caractéristique de ce que j'appellerai la spiritualité syriaque : le ton devient une attestation très personnelle, en même temps qu'ecclésiale, de sa foi confessante : insistance sur l'enseignement et la personnalité du Christ, sur la filiation adoptive s'exprimant dans la participation aux mystères sacramentels, longuement déployée pour chacun des sacrements (130-156). Il faut porter attention aux remarques, tout à la fois critiques et novatrices, proposées par l'A., qui témoignent mieux que par le discours, de la vitalité d'une foi animée par l'Esprit. Le lecteur trouvera sans doute là l'occasion d'entrer en débat, peut-être en désaccord, avec l'A., car les réflexions proposées touchent souvent aux questions les plus vives aujourd'hui débattues au sein du monde catholique – en particulièrement en ce qui touche au mariage ou au ministère presbytéral. Dans ce contexte, Pataq prend plaisir à citer le grand théologien médiéval Bar Hébréus dans un texte étonnant du *Candélabre du sanctuaire* : « Nous disons qu'il y a deux guides : le Livre divin et la raison logique. ... Ils ne sont pas toujours d'accord, mais ils se trouvent parfois en opposition l'un avec l'autre, la raison et le Livre : Il ne nous est donc pas possible d'accepter les deux ensemble. [...] ». Je laisse au lecteur le plaisir de venir découvrir la solution que Bar Hébréus apporte à cette aporie.

Un bref chapitre final '*Un parisien cosmopolite*' permet à l'A. de compléter le récit de son parcours de vie. Mais il lui offre aussi l'occasion d'affirmer son attachement à la culture française, de souligner ce qu'elle est susceptible d'apporter à des étudiants irakiens venus, comme lui, faire leurs études en France. Il témoigne avec chaleur de ce qu'il a reçu de Rabelais, de Montaigne, de Pascal, des Lumières à la française (171). Voltaire, les encyclopédistes, Diderot, Rousseau sont pour lui des pédagogues irremplaçables de l'esprit critique, des combats contre l'ignorance et l'injustice, de la défense des grandes libertés proclamées par la Révolution française. C'est peut-être ici qu'est le cœur de son livre. Sa double culture orientale et française lui permet de réaliser, douloureusement, à quel point les sociétés musulmanes dominées par un islam rétrograde et refermé sur lui-même, souffrent de méconnaître cet héritage, de s'opposer aux valeurs de liberté, de droits individuels et collectifs, de l'humanisme. « C'est pourquoi je tiens à la fois à rappeler les richesses culturelles des temps pré-islamiques, en Mésopotamie et dans le monde méditerranéen, et en même temps à ne pas avaliser les jugements hâtifs et quelque peu naïfs sur un prétendu 'humanisme' – au sens où je l'ai décrit – de l'islam » (175). C'est ainsi qu'il pense pouvoir œuvrer, à sa mesure, à une meilleure reconnaissance réciproque, si nécessaire aujourd'hui, entre le Proche ou le Moyen-Orient et l'Europe.

La portée d'un tel livre a été très justement exprimée par Bernard Lauret dans le *Prélude* qui ouvre le livre. « Ce livre d'exception répond d'abord à une ardente obligation : témoigner de cette longue et riche histoire, nous faire découvrir cette 'terre humaine' si riche par ses traditions et ses coutumes mais menacée de disparition, notamment par l'exil de trop nombreux chrétiens ». Le regard d'E. Pataq, enrichi de son parcours original et de sa double culture, nous permet de restituer l'apport propre des chrétiens à la culture arabe, mais aussi de reconnaître l'identité tout aussi légitimement arabe de ces chrétiens d'Orient. Au-delà encore, par sa critique de la lourde latinisation des Eglises occidentales trop centralisées, ce regard fait œuvre ecclésiologique en célébrant les Eglises locales, « qui sont l'Eglise universelle en acte dès lors qu'elles se reconnaissent comme légitimement différentes et pourtant en communion ».

Bernard Quelquejeu